John Carter Brown
Library
Brown University

Le Roi et la Famille Royale de Bragance doivent-ils, dans les circonstances présentes, Retourner en Portugal, *ou bien* Rester au Brésil ?

LE Roi et la Famille Royale de Bragance doivent-ils, dans les circonstances présentes, *Retourner en Portugal* ou bien *Rester au Brésil* ?

Telle est la question de haute Politique qui occupe, dans ce moment, l'attention des Portugais d'Europe et d'Amérique et semble diviser d'opinion les meilleures têtes.

Cependant pour peu qu'on envisage, d'un esprit non prévenu et dégagé de tout interêt personnel, cette question la plus importante peut-être qui ait été agitée depuis la fondation de la monarchie, Il nous semble qu'on ne peut manquer d'arriver à cette solution : *Que la Famille de Bragance ne doit point quitter le Brésil.*

Pour suivre la discussion dans toutes ses phases et refuter victorieusement toutes les objections, il nous semble qu'il suffit de prouver la vérité des six propositions suivantes :

1. Que le Portugal, dans son état actuel, ne peut absolument point se passer du Brésil, tandis que le Brésil ne retire au contraire *pas le moindre avantage* de son Union avec le Portugal.

2. Que le Départ de la famille Royale pour l'Europe serait le prélude de l'Indépendance du Brésil résultat inévitable d'une démarche aussi impolitique.

3. Que S. M. peut conserver son autorité Royale tout entière au Brésil et y fonder un Empire florissant d'un très grand poids dans la Balance politique du mond.

4. Que l'essor revolutionnair des Por-

tugais d'Europe sera considérablement ralenti par la détermination du Roi de ne point quitter le Brésil ; tandis qu'il ne connaitrait pas de bornes, si S. M. se trouvait à Lisbonne au milieu, et à la merci des Rebelles.

5. Que la meilleure position, sans contredit, du Roi vis à vis des faiseurs de constitutions est celle-la même où la Providence l'a placé, éloigné du foyer de la sédition et maître de la partie sans comparaison la plus importante et la plus florissante de l'Empire Portugais.

6. Enfin que, dans tous les cas possibles, S. M. sera toujours à temps de faire la démarche qu'on pourrait lui proposer aujourd'hui.

Dévéloppons ces diverses propositions.

La première est d'une évidence tellement palpable qu'elle pourrait presque se passer de démonstration. En effet tous les besoins du Brésil consistent absolument en *articles fabriqués* d'Europe et c'est précisément de fabriques que manque le Portugal. On consomme il est vrai au Brésil beaucoup de vin de Portugal ; mais la raison en est aux droits d'entrée qui frappent les vins d'Espagne et de France et les repoussent des marchés brésiliens ; de manière que le seul article considérable d'exportation que produise le Portugal, serait d'une très mauvaise défait au Brésil, malgré la conformité de mœurs et de gouts des habitans, s'il n'était protegé contre la concurrence etrangère par des mesures fiscales. Qu'on applique cette

remarque sur le commerce du vin à celui du sel (et cette application est très juste) et l'on verra que le plus grand mal qui résulterait pour les Brésiliens, d'une scission avec le Portugal, serait de payer le vin et le sel, ces deux articles de première nécessité, la moitié des prix aux quels on les vend actuellement.

Les hommes dont les Brésiliens ont vraiment besoin sont les Anglais, les Allemands, les Hollandais, les Français, les Suedois, les Italiens &c. parceque les pays qu'ils habitent, outre qu'ils produisent en abondance le peu de denrées et matiéres premières qui manquent ici, sont couverts d'une infinité de fabriques qui confectionnent tous les objets imaginables non seulement parfaitement bien, mais encore à *très bon marché*. Le commerce des Américains, des Allemands, des Suedois et des Français est surtout précieux pour le Brésil, attendu que ces nations qui n'ont pas de Colonies, n'en consomment pas moins une très forte quantité de denrées coloniales qu'elles se procurent en échange des Produits de leur Sol ou de leur Industrie: mais, en cas d'une séparation entre les deux Royames, que pourrait envoyer le Portugal au Brésil pour y acheter ces Produits coloniaux, devenus un vrai besoin pour ses habitans? Serait-ce des espéces métalliques? mais comme il ne contient ni mines d'or, ni mines d'argent, il en serait bientôt totalement dépourvu. Enverrait-il des objets fabriqués? Il est sans Industrie. Du Blé, de la Farine? Il n'en récolte pas peut-être pour la moitié de sa propre consommation. Des fers,

de la quincaillerie ? mais jusques à présent il a été obligé de les tirer de l'Etranger et les payair avec l'Or du Brésil. Que pourrait-il donc importer au Brésil ? à peu près rien. Car les vins, les sels et quelques autres petits articles qu'il peut y vendre jusques à présent avec quelqu' avantage ne lui offriraient plus que de la perte, si les étrangers n'étaient soumis, pour ces denrées, qu'aux mêmes droits que ceux qu'il paie lui même.

Les Portugais d'Europe, à qui le jugement ou la bonne foi ne manquent point, convienent sans difficulté de la vérité de tout cela ; mais ils n'en soutiennent pas moins que le Brésil ne peut pas non plus de son côté se passer du Portugal. Demandez-leur pourquoi, et ils vous répondront très sérieusement que la Population blanche du Brésil est paresseuse, valétudinaire ; qu'elle a besoin d'être raffraîchie, et pour ainsi dire retrempée de temps en temps par des renforts de Colons venant d'Europe, et *que c'est là la plus précieuse importation du Portugal.* Mais, en admettant cette assertion pour aussi vraie qu'elle nous parait douteuse, nous demanderons à notre tour, s'il ne serait pas extrêmement facile à S. M. d'encourager par des lois sages et des *Réglemens particuliers* l'emigration des Européens au Brésil, et si des Colons Allémands, Suisses, Anglais, Irlandais, Danois, Suédois et Français ne seraient point précieux sous le rapport de l'Industrie et de l'activité. D'ailleurs, d'après notre manière de voir, un des résultats les moins douteux de la séparation des deux Royaumes serait l'augmentation de l'émigration des Por-

tugais pour le Brésil ; parcequ'on a toujours remarqué que le desir de s'expatrier est chez les peuples en raison directe du mal-aise, et de la misère qu'ils éprouvent.

Cette objection tombe donc tout à fait d'elle-même, et nous croyons que, s'il est une chose démontrée au monde, c'est que le Brésil peut se passer parfaitement du Portugal ; tandis qu'au contraire celui-ci n'est absolument rien sans le Brésil.

La seconde proposition nous parait d'une égale évidence. Une contrée aussi vaste, et aussi riche que le Brésil, qui s'est vue pendat 13 ans le Centre de l' Empire Portugais, qui a joui pendant 13 ans de la Présence de la famille Royale et de l' avantage de posseder dans son sein le siège du Gouvernement ; qui sent toutes les supériorités sur le Portugal tant pour son immense étendue que pour ses richesses et population seulement blanche, qui connait toute l'importance de sa magnifique position sur le Glôbe, *ne peut absolument point se contenter d'une Part quelconque au Gouvernement*, fut-elle plus considérable encore que celle faite par l' Espagne à ses Colonies ; et cela par la raison toute simple, que *Cette Part au Gouvernement* est toujors *parfaitement illusoire* lors que ceux à qui elle est accordée sont à deux mille lieues de distance du Point où se traitent les affaires Publiques. Que si on ajoute à ce puissant motif de mécontentement, l' action des partis, l' Influence irrésistible des contrées environnantes qui toutes ont les armes à la main pour conquérir leur indépendance, les menées des Gouver-

nemens constitués d' Amérique pour flatter et propager l' Esprit républicain, qui regne toujours plus ou moins dans les contrées à Esclaves, comme si la vue de l' extrême servitude poussait l' homme vers l' extrême liberté ; si l'on fait enfin entrer en compte la discordance de caractère et d' opinions qui s'est dejà manifestée plus d' une fois entre les Portugais et les Brésiliens, et qu'un evénement, comme celui qui nous occupe, ne peut manquer de faire dégénerer en *antipathie nationale*, on conviendra, à moins de vouloir fermer les yeux à l' evidence, qu'il *est impossible* qu'un *Empire* comme le Brésil reste long temps Colonie, à quelque condition que ce puisse être, d'une *Province* comme le Portugal.

La 3.eme proposition demande à être traitée avec quelque attention.

La fermentation des esprits, si générale en Europe, le penchant irrésistible des Peuples vers un nouvel ordre de choses, vers de nouvelles modifications de l' organisation sociale, la soif, en un mot, des révolutions qui dévore les habitans de l'ancien monde civilisé. n'ont point, quoiqu'on en puisse dire, trouvé jusques à ce jour un véritable accès au Brésil. Il y a bien un bon nombre de têtes exaltés et de cœurs corrompus, mais la masse est encore saine. Nous ne faisons point difficulté, toutefois, d'avouer qu'elle témoigne du mécontentement, qu'elle éprouve les inquiétudes du mal-aise ; mais il est d'autant plus facile au Gouvernement de S. M. d'en faire disparaître les causes, que ce mécontentement n'attaque point les bases de l' edifice

social, mais porte entierement sur des vices de pure administration. Ce serait d'ailleurs une bien fausse manière de juger de l'état de l'opinion publique au Brésil que de prendre pour terme de comparaison les Villes principales de ce Royaume. Il faut dans ce cas ne pas perdre de vue que ces Villes renferment un trés-grand nombre d'Européens, tous partisans plus ou moins décidés des Révolutions, et qui en soufflent, autant quils le peuvent, l' esprit, en mettant à profit pour cela les fautes et les erreurs où doit tomber fréquemment une administration mal-organisée. S. M. peut donc aisement étouffer ces germes de séditions, d'abord en prennant des mesures vigoureuses contre les Factieux; ensuite en corrigeant les abus, et en faisant subir à la forme et à la marche de son Gouvernement, toutes les modifications agréables au peuple qui ne seront point incompatibles avec la dignité de la Couronne, dignité qui ne se rencontre dans toute sa pureté que là où le pouvoir Royal existe dans toute sa Plénitude.

Cette marche toute simple ne peut manquer de mener au but qui est, d'asseoir la Domination de la Famille de Bragance au Brésil sur une Base inébranlable.

Or une fois que ce but si désirable aura été atteint, lorsque une administration active et éclairée secondera le dévéloppément naturel des Richesses de toute espèce que le Brésil renferme dans son sein, à quel degré de Puissance et de Prosperité ne s'élévera point ce magnifique Empire? Peut-on trouver sur le globe une contrée mieux située pour

le commerce et qui lui livre en même temps un aussi grand-nombre de denrées précieuses, autant de riches Produits? Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour voir que les Ports de Pernambuco, de Bahia et du Rio-de-Janeiro sont faits et placés par la nature pour devenir les Entrepôts du commerce de l'Inde, de la mer du sud, de l'Europe, de l'Amérique, en un mot, du monde entier. Oui, nous le déclarons solemnellement, le Souverain que la Providence a appellé à régir cette magnifique portion du Globe, doit, par la seule force des choses, en devenir un des premiers Potentats. Il faut sortir de la vieille routine Européenne. Il ne faut point rester totalement etrangers aux événemens politiques qui se passent à nos portes, et pour ainsi dire, sous nos yeux. L'Amérique va peser dans la Balance des nations de tout le poids de son immense et fertile territoire, de sa population toujours croissante, de la vigueur enfin qui accompagne la jeunesse des Peuples comme celle des Individus. Les destins du monde entier ne se régleront plus, à l'avenir, dans quelque coin ignoré de la vieille Europe. Le sort des habitans de tout un hémisphère ne dependra plus de l'issue d'un combat ou d'une Bataille livrés, soit au milieu des Roches des Pyrennées, soit dans les plaines de l'Allemagne. Le champ de bataille, l'arêne où devront désormais descendre les nations pour vuider leurs querelles, c'est le vaste Océan. En effet les intérêts politiques des diverses nations civilisées sont engagés et liés d'une manière si particulière, la tendance de l'esprit du siècle est tellement prononcée, qu'il

est impossible, aux yeux de l'homme accoutumé à reflechir, que la première grande guerre qui doit désoler le monde ne soit point une Guerre maritime. Et alors quel beau rôle devra jouer le Brésil si important, si nécessaire aux Puissances belligérantes pour faire refraichir et réparer leurs Escadres! Comme l'alliance et l' amitié du Souverain de ce vaste empire placé au centre de la civilisation et dominant toutes les mers seront avidement recherchées! et si le Gouvernement du Brésil sait profitter de ces circonstances favorables, quelle extension et qu'elle activité ne peut-il pas imprimer à sa marine et à son commerce. Et voilà ce qu'on veut abandonner, ce qu'on veut perdre pour se rétirer au milieu des rochers du Portugal! Il nous semble, en vérité, voir Louis XVIII. et sa famille abandonner la France pour aller fixer le siège de son Governement à la Martinique. Mais allons plus loin, *supposons*, *contre tout Espèce de Raison*, qu'après que la famille de Bragance aura abandonné le Brésil pour retourner à Lisbonne, Elle conservera toujours ce Pays-ci fidèlement soumis à son sceptre; Le roi constitutionuel de Portugal n'en descendra pas moins, par la seule force des choses, au rang de puissance Européenne du troisième ordre, parceque le Portugal est si peu important par lui même et se trouve d'ailleurs si désavantageusement situé, que, pour se défendre de l'oppression de l'Espagne, Il devra forcément demeurer à jamais sous la fèrule de l'angleterre.

Voilà des vérités plus claires que le jour, *Luce meridiana clariores*, que rien ne peut

ébranler qu'aucun sophisme ne saurait détruire. Et qu'on remarque bien que nous venons d'admettre, une supposition tout-à-fait absurde, celle que le Brésil pourrait rester paisiblement soumis au Gouvernement transporté à Lisbonne et renoncer à son Indépendance absolue après en avoir joui pendant 13 ans. Or même avec cette supposition, certes bien gratuite, nous pensons que tous les bons esprits se rangeront de l'avis que la Famille Royale ne doit point, dans son interêt bien entendu, quitter le Brésil. A combien plus forte raison ne doit-elle pas s'abstenir de cette périlleuse démarche lorsqu'il est, pour ainsi dire, évident qu'en l'adoptant elle se trouverait, avant un petit nombre d'années, réduite au Portugal privé de ses colonies, c' est-à-dire à une Province d'une étendue ordinaire, pauvre, peu fertile et incapable de subvenir même aux dépenses de la cour tenue sur un pied digne de la majesté du Thrône.

Nous n'ignorons pas que ces propositions paraitront absurdes à bien des Portugais qui, ne tenant aucun compte de la différence des temps et des mœurs ne manqueront pas de s'écrier que le Portugal était Royaume et avait une cour bien avant la conquête de l' Inde et la découverte de l'Amérique. Cela est certes incontestable ; et si les Portugais d'aujourd'hui pouvaient reprendre les mœurs et les habitudes et surtout la frugalité de leurs ancêtres du temps du Roi Ferdinand ou de son successeur, ils pourraient, en renonçant, comme alors, à entretenir une armée permanente et un córps diplomatique, avoir une cour et

se passer de denrées etrangères. L'enthousiasme de la nation suppléera, nous dit-on, à tout ce qui peut lui manquer. Eh ! de bonne foi, est-ce lorsque les commodités les plus recherchées de la vie sont descendues jusques aux classes moyennes de la société ; est-ce lorsque le luxe est si généralement répandu qu'il se montre presque autant sous le chaume de la cabanne que sous les lambris du Palais ; est-ce enfin lorsque le goût des douceurs et des jouissances de la vie est contracté dès l'enfance, qu'on peut espérer de voir renaître la simplicité ou, pour mieux dire, l'austérité des mœurs Portugais des 13eme et 14eme siécles ? quel est, par exemple, nous ne dirons pas le grand seigneur, mais le négociant opulent de Lisbonne ou d'Oporto qui se contenterait aujourd'hui de la table du Vainqueur d'Aljubarrota ? n'attendons point du cœur de l'homme des changements diamétralement opposés à sa nature.

Passant à notre quatrieme proposition nous la jugeons radicalement démontrée si nous sommes parvenus à prouver la vérité de la première, c'est-à-dire que le Portugal ne peut absolument pas se passer du Brésil. En effet la crainte d'une séparation totale d'avec le Portugal ne peut qu'être un puissant frein pour les Rebelles dans leurs Projets insensés. Il faut que les meneurs, non seulement affectent de la modération et le plus entier dévouement à la maison de Bragance mais en mettent réellement dans leur conduite sans quoi cet enthousiasme factice qui a éclaté chez le peuple s'évanoüirait bien vite devant l'Idée d'une scission complet avec les Provinces

d'outre-mer. Des négociants de Lisbonne et d'Oporto ont versé, nous dit-on, dans les coffres de l'Etat de l'argent pour subvenir à ses besoins. Nous voulons bien croire tout cela ; mais cet argent comment l'avaient-ils gagné si ce n'est par le Commerce avec le Brésil. Or pense-t-on que ces mêmes négociants, si chauds révolutionnaires aujourd'hui, ne sentiraient pas s'attiédir un peu leur zèle s'ils voyaient se fermer devant eux, par suite des derniers èvénemens, la voie des richesses qui leur était si largement ouverte au Brésil ! S. M. n'a donc qu'une marche à suivre, pour préserver ses sujets d'Europe des excès démagogiques où pourraient les entrainer quelques factieux d'autant plus turbulents qu'ils auraient sans doute moins à perdre, c'est de bien fortifier son autorité au Brésil. Quelle différence si la famille Royale se trouvait à Lisbonne au centre de la contagion, au milieu des factieux qui n'auraient désormais plus rien à ménager ! qui oserait, dans ce cas, fixer des limites à l'esprit révolutionnaire dans l'essence du quel il sera toujours de n'en reconnaitre aucune ? nous ne voulons point nous arrêter plus long temps sur cette Idée, nous l'abandonnons aux réflexions des hommes bien intentionnés qui, faute d'y avoir murement pensé auraient pu se ranger de l'avis de ceux qui opinent pour que le Roi retourne en Portugal.

La cinquiéme Proposition se rattache à la précédente. En effet quelle était la position de l'Infortuné Louis XVI. lorsque l'assemblée nationale de France lui imposait la constitution dite de 1791 ? La plus déplorable où

se soit jamais trouvée une tête couronnée. Captif dans son palais ; entouré de surveillants inquiets, dépouillé de tout espéce d'autorité, journellement abreuvé d'outrages. C'est dans cet état qu'il vit s'élever le contrat social qui devait le lier au peuple Français et qu'il fut contraint de le jurer malgré qu'un grand nombre de ses dispositions blessât et son cœur et sa raison. En Espagne lorsque les Cortès retirées dans l'ile de Leon discutaint article par article la fameuse constitution de 1812, qui pouvait prendre la défense des plus justes prérogatives de la Couronne toutes envahies et détruites par l'Esprit démocratique qui a présidé à la redaction de cet acte? Etait-ce Ferdinand VII. gémisant dans la captivité loin de ses sujets? Etai-ce, par hazard son portrait placée dans la salle des Cortès et auprès du quel on avait la respecteuse attention de placer deux gardes-du-corps tandis qu'on travaillait sans relâche à l'anéantissement de l'autorité Royale? que voyons nous à Naples au moment de la révolution qui vient d'y éclatter? Un Roi vieux et infirme surpris dans son palais, pressé par des flots de séditieux qui le forcent à jurer un pacte social que très-vraisemblement il n'avait même jamais lu. Partout la force démocratique opprime des Rois désarmés. Mais que les choses sont dans un etat bien différent pour le Portugal. Les Rebelles qui l'ont bouleversé ne doivent point oublier qu'il n'est qu'une fraction d'un vast empire, dont la partie, sans comparaison la plus considérable, la plus riche, la plus puissant est demeurée jusqu'à ce jour fidéle au Sceptre paternel de

Jean VI. Ce n'est donc point à eux à faire la loi à leur Souverain mais à la recevoir de lui. Ce n'est point du tout ici le cas, pour les Factieux d'opprimer, de menacer, de forcer la main, choses qu'ils entendent à merveille, mais bien de traiter et de supplier. Et c'est lorsque S.M. se trouve dans une position semblable qu'on pourrait lui conseiller d'abandonner le Brésil pour aller se mettre à Lisbonne à la merci des démagogues!! Voilà de ces aberrations d'esprit qu'on à de la peine à concevoir.

La sixiéme proposition découle naturellement de la situation politique actuelle de l'Europe. Elle est telle que les factieux les plus effrénés sont obligés de protester hautement de leur sincère attachement aux dynasties légitimes. C'est par cette marche habile qu'ils ôtent à la grande confederation Européenne le droit apparent de s'immiscer dans ce qu'ils appellent leurs affaires domestiques, c'est-à-dire d'arréter leur essor révolutionnaire. Les factieux de Naples ont offert en ce genre un modéle parfait que ceux de Portugal ne manqueront pas de suivre. C'est donc un vain fantôme que la peur qu'on veut nous faire de l'érection d'une autre famille sur le Thrône de Portugal. Les Révolutionnaires non seulement ne pouvent point se passer de la Famille de Bragance mais même, nous en sommes persuadés, ne le veulent pas. Non point que nous croyons à leur dévouement au Monarque légitime, vertu incompatible avec le caractère de constitutionnel radical, mais parcequ'ils savent fort bien que la masse du peuple est imbue de ce res-

pect de tradition pour la famille regnante et qu'ils n'ont d'ailleurs aucun intérêt à choquer un sentiment aussi général. En Effet qu'importe aux constitutionnels la Famille qui sera placée sur le Trône, lorsque leurs institutions annihilent le pouvoir Royal et font des Monarques autant de machines à signer propres seulement à faire marcher leur administration. On ne peut donc point craindre raisonnablement un changement de Dynastie en Portugal, le quel rencontrerait d'ailleurs les improbations des grandes puissances Européennes. On ne peut pas craindre davantage une Réunion du Portugal á l'Espagne; parceque cette réunion trouverait toujours un obstacle invincible dans l'antiphatie nationale qui surnagerait toujours sur tous les enthousiasmes du moment et empécherait qu'il ne s'opérat une véritable fusion entre les deux peuples. D'une autre coté cette Réunion à l'Espagne blesserait certainement la grande confédération Européenne plus encore qu'un changement de Dynastie. Il ne faut donc pas s'imaginer que les Révolutionaires soint assez fous pour y penser sérieusement.

Nous croyons en conséquence fermement que dans l'état actuel des choses, le Roi ne peut rien perdre à temporiser envers ses sujets de Portugal, à attendre les evénemens et les Résolutions ulterieures du congrès de Troppau. Tout ce qui doit occuper dans ce moment-ci S. M., mais ce qui doit l'occuper sérieusement, c'est de fortifier son autorité au Brésil et de la mettre à l'abri des attaques des révolutionnaires soit d'Europe soit d'Amérique.

Nous venons de démontrer succintement, mais à ce qu'il nous parait d'une maniére satisfesante, la vérité des six propositions qui forment la base de cet écrit. Nous n'avons point donné, à beaucoup près, à nos raisonnemens tous les développemens dont ils seraient susceptibles; mais nous en avons néanmoins dit assez pour convaincre les hommes sensés et de bonne-foi que la question: Si le Roi doit retourner en Portugal: ne peut-être résolue que par la négative. Cela est tellement ainsi à nos yeux que nous croyons sincérement que si S. M. se fut trouvée à Lisbonne lors de l'insurrection d'Oporto, elle aurait agi très-sagement, au moment où le triomphe des Factieux n'aurait plus été douteux, de s'embarquer avec toute sa famille pour le Brésil, et d'y venir fixer le siége de son Gouvernement. Qu'on juge après cela si nous pouvons nous ranger de l'avis de ceux qui dans les circonstances actuelles conseillent le retour en Portugal.

L'Europe entière fut frappée d'admiration lorsque le Roi, pressé par un injuste agresseur, entre la mer et la nécessité de soumettre sa politique aux caprices de l'oppresseur des nations, monta sur sa Flotte, abandonna l'antique berceau de la Monarchie Portugaise, la terre qui l'avait vu naître, les tombeaux de ses pères, et vint fonder au milieu de l'Amérique méridionale cet empire du Brésil qu'attendent de si hautes destinées. Que dirait maintenant cette même Europe en voyant S. M., aprés un séjour de 13 ans dans cette magnifique contrée, l'abandonner quand la tempête révolutionnaire

grond autour d'elle et couve dans son sein, lorsque la présence de son Monarque au milieu d'elle lui est plus nécessaire que jamais. Nous ne craignons pas de le dire, des murmures improbateurs succéderaint au concert de Louanges qui s'est fait entendre jusques à ce jour.

Voilà notre sincère opinion sur la matiére qui nous occupe. Nous pensons qu'elle mérite quelque considération, d'abord parceque nous connaissons le Portugal depuis assez long-temps pour savoir apprécier ses véritables intérêts, ensuite parceque n'étant né ni au Brésil ni en Portugal, notre jugement, sur cette importante question, ne peut être faussé par aucun préjugé soit de localité soit d'education.

1820.

Rio de Janeiro,
A l'Imprimerie Royale. Avec Permission.

67-335
4.18.67
EM Lawson

C821
G312 l

Harcourt Berkeley 1918